

## Avec ma robe qui sentait la fumée de poêle

Mélanie Vincelette

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70566ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (2013). Avec ma robe qui sentait la fumée de poêle. *Lettres québécoises*, (152), 5–5.

## Avec ma robe qui sentait la fumée de poêle

La première fois que j'ai embrassé un garçon, j'ai pensé à Marguerite Duras. J'ai pensé à Duras, car j'étais un peu déçue. On jouait à la bouteille dans le sous-sol chez mon amie Maryse et ça ne se comparait en rien à ce qu'avait vécu Duras en Indochine avec son amant qui avait vingt ans de plus qu'elle. La mère de Maryse était représentante Avon et nous avait donné des minibâtons de rouge à lèvres et du mascara bleu ciel. L'amant chinois de Duras, lui, portait un costume de tussor clair et la promenait en Morris-Léon Bollée dans les rues de Saïgon. C'est à cet instant précis, assise sur le tapis orange Crush chez Maryse, que j'ai décidé d'aller vivre en Indochine pour voir si les garçons là-bas m'embrasseraient comme dans les livres. La vie imaginée est toujours plus éblouissante que la vie réelle. Si je savais vivre, je serais dans la rue à voler des voitures, à traverser les États-Unis en braquant des banques au lieu d'écrire.

J'ai toujours eu cette hésitation entre l'action et la réflexion. Entre l'intérieur et l'extérieur. Mais la lecture gagne souvent. La lecture est à mon avis la dernière forme de prière laïque. Je lis des romans et je me sens comme les juifs qui se bercent avec des versets de la Torah attachés au front.

Au début de ma vie, j'aurais aimé avoir d'autres talents que celui de pouvoir survivre en forêt. Je cordais du bois, chassais, plumais et vidais des perdrix, pêchais des brochets. Mais, heureusement, dans ce monde sauvage, derrière la talle de bleuets de notre cabane en bois rond infestée de chauves-souris, il y avait un professeur d'Oxford à la retraite qui me donnait des livres. Le premier roman qu'il m'a offert est *Jane Eyre* de Charlotte Brontë et il m'a dit : « *But don't look at it now if you don't want to cry.* »

J'étais rien du tout, une jeune fille avec une robe qui sentait la fumée de poêle à bois, et il a fait de moi une écrivaine par la lecture. Pilote d'avion pendant la guerre, collectionneur de nids d'oiseaux et amateur de pantalons de golf rose bonbon, il s'est remarié à l'âge de 80 ans avec une ancienne danseuse étoile des Grands Ballets canadiens. Cette union a duré plus de 15 années pendant lesquelles il a vaincu deux fois le cancer, a été invité à l'investiture du président Bill Clinton et a fait, entre autres choses, un voyage en Transylvanie qui l'a particulièrement marqué. C'est par osmose que cet ancien *Rhodes Scholar* m'a contaminée. Je voulais calquer ma vie sur la sienne. C'est lui qui m'a appris ce qu'est la solitude productive. Il écoutait des opéras et lisait des livres toute la journée. J'étais là avec ma robe sale et je disais à tout le monde que je voulais étudier à Oxford. C'était très incongru.

Les livres m'ont toujours sauvée du pire. C'est avec Louis-Ferdinand Céline que j'ai finalement quitté l'Indochine de Duras, en larmes, dans un bus non climatisé. Mes lectures informent mes décisions au



MÉLANIE VINCELETTE

quotidien. Mais j'ai choisi de faire de l'édition, car je ne pouvais pas vivre repliée sur moi dans le seul univers de mon écriture. Faire ce métier a toujours été très naturel. Alors qu'à 16 ans mes amies fréquentaient le *Bar Saint-Laurent* et y rencontraient toutes sortes de réfugiés politiques nés à Tanger ou à Addis-Abeba, je me laissais vite et rentrais chez moi pour lire la biographie de Firmin Didot. Je n'étais pas triste avec cet homme né en 1764. J'étais une junkie de typographie. Plusieurs personnes pensent à l'édition et imaginent une vie de fête avec paillettes et cocktails, mais le vrai travail est monacal et me sied absolument.

De la même manière, mon respect des généalogies littéraires m'a toujours empêchée de vouloir être à l'avant-garde d'un mouvement. J'ai tendance à pressentir que les avant-gardes n'existent pas. Ou peut-être que les avant-gardes ne sont pas vraiment souhaitables, parce que, à l'avant-garde, on n'a pas d'interlocuteur. Ce que je peux dire cependant, c'est que certains des auteurs que j'ai publiés ont été annonceurs d'un style qui allait prendre de l'ampleur au fil des ans. Autrement dit, leurs livres ont généré des imitations. Suzanne Myre fut une des premières à satiriser d'un point de vue féminin la vie de célibataire sur le Plateau-Mont-Royal, et elle l'a fait sur un ton sardonique, à la Miranda July. Un commentaire social très fort imprègne ce qu'elle écrit sur le nouveau rapport des forces entre les hommes et les femmes. Par ailleurs, bien avant que les pantoufles en Phentex et les chandails de Noël reviennent à la mode, Eric Dupont a fait de la littérature de néo-terroir dès son premier roman en 2003. Il décrit maladivement Matane, Amqui, Rivière-du-Loup, avec une lucidité politique qu'il a apprise des Allemands. Quant à Maxime Olivier Moutier, apôtre de l'hyperréalisme — du réalisme hystérique, comme dirait David Foster Wallace —, il est habité par l'idée que la pensée peut transformer la réalité. Je ne serais rien sans leur courage et leur talent.